41e Année

N° 202

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

OCTOBRE 1936



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
CHACORNAC FRÈRES
11, Quai Saint-Michel, 11
PARIS (Ve)

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

41e Année | Octobre 1936 | No 202

TRADITION ET TRADITIONALISME

Nous avons eu déjà si souvent l'occasion de signaler des exemples de l'abus de certains mots, détournés de leur véritable sens, qui est un des symptômes de la confusion intellectuelle de notre époque, que nous serions presque tenté de nous excuser de revenir une fois de plus sur un sujet se rapportant à des considérations de cet ordre. Pourtant, il est des équivoques qu'on ne parvient pas à dissiper d'un seul coup, mais seulement à force d'y insister ; et, sur le point que nous avons en vue actuellement, la chose est devenue plus nécessaire que jamais dans les circonstances présentes, afin de prévenir toute tentative d'utilisation illégitime de l'idée même de « tradition » par ceux qui voudraient assimiler indûment ce qu'elle implique à leurs propres conceptions dans un domaine quelconque. Il doit d'ailleurs être bien entendu qu'il ne s'agit pas ici de suspecter la bonne foi des uns ou des autres, car, dans bien des cas, il peut fort bien n'y avoir là qu'incompréhension pure et simple ; l'ignorance de la plupart de nos contemporains à l'égard de tout ce qui possède un caractère réellement traditionnel est si complète qu'il n'y a même pas lieu de s'en étonner ; mais, en même temps, on est forcé de reconnaître aussi que ces erreurs d'interprétation et ces méprises involontaires servent trop bien certains « plans » pour qu'il ne soit pas permis de se demander si leur diffusion croissante ne serait pas due

à quelqu'une de ces « suggestions » qui dominent la mentalité moderne et qui, précisément, tendent toujours au fond à la destruction de tout ce qui est tradition au vrai sens de ce mot.

Expliquons-nous plus complètement là-dessus : la mentalité moderne elle-même, dans tout ce qui la caractérise spécifiquement comme telle, n'est en somme que le produit d'une vaste suggestion collective, qui, s'exerçant continuellement au cours de plusieurs siècles, a déterminé la formation et le développement progressif de l'esprit antitraditionnel, en lequel se résume en définitive tout l'ensemble des traits distinctifs de cette mentalité. Nous n'avons pas à nous demander ici si ce qui apparaît ainsi comme une anomalie, et même comme une véritable monstruosité, ne se trouve pas cependant à sa place dans un ordre plus général, ou, en d'autres termes, si, en vertu même des « lois cycliques » auxquelles nous avons souvent fait allusion, une telle déviation ne devait pas se produire inévitablement à cette époque ; c'est là un tout autre aspect de la question ; nous n'avons présentement en vue que la « technique » par laquelle cette déviation a pu être amenée en fait, et c'est cette « technique » dont on peut donner une idée aussi approchée que possible en la définissant comme une sorte de suggestion collective, Mais, si puissante et si habile que soit cette suggestion, il peut arriver un moment où l'état de désordre et de déséquilibre qui en est le résultat devient si apparent que certains ne peuvent plus manquer de s'en apercevoir, et alors il risque de se produire une « réaction » compromettant ce résultat même ; il semble bien qu'aujourd'hui les choses en soient justement à ce point, et c'est là qu'intervient efficacement, pour détourner cette « réaction » du but où elle tend, ce que nous pourrions appeler la « contrefaçon » de l'idée traditionnelle.

Si cette « contrefaçon » est possible, c'est en raison de l'ignorance dont nous parlions plus haut : l'idée même de la tradition a été détruite à un tel point, dans le monde occi-

dental moderne, que ceux qui aspirent à la retrouver ne savent trop de quel côté se diriger, et qu'ils ne sont que trop prêts à accepter les fausses idées qu'on leur présentera à sa place et sous son nom. Ceux-là se sont rendu compte, au moins jusqu'à un certain point, qu'ils avaient été trompés par les suggestions ouvertement antitraditionnelles, et que les croyances qui leur avaient été ainsi imposées ne représentaient qu'erreur et déception ; c'est là assurément quelque chose dans le sens de la « réaction » que nous venons de dire, mais, en somme, cela n'est encore que tout négatif. On s'en aperçoit bien en lisant les écrits, de moins en moins rares, où l'on trouve les plus justes critiques à l'égard de la « civilisation » actuelle, mais où les moyens envisagés pour remédier aux maux ainsi dénoncés ont un caractère étrangement disproportionné et insignifiant, enfantin même en quelque sorte : projets « scolaires » ou « académiques », pourrait-on dire, mais rien de plus, et, surtout, rien qui témoigne de la moindre connaissance d'ordre profond. C'est à ce stade que l'effort, si louable et si méritoire qu'il soit, peut facilement se laisser détourner vers des « activités » qui, à leur façon et en dépit de certaines apparences, ne feront que contribuer finalement à accroître encore le désordre et la confusion de cette « civilisation » dont elles sont censées devoir opérer le redressement.

Ceux dont nous venons de parler sont ceux que l'on peut qualifier de « traditionalistes », lorsqu'on prend ce mot dans son acception légitime ; en effet, il ne peut indiquer proprement qu'une simple tendance, une sorte d'aspiration vers la tradition, sans aucune connaissance réelle de celle-ci ; et l'on peut mesurer par là toute la distance qui sépare l'esprit « traditionaliste » du véritable esprit traditionnel, qui implique au contraire essentiellement une telle connaissance. En somme, le « traditionaliste » n'est et ne peut être qu'un « chercheur », et c'est bien pourquoi il est toujours en danger de s'égarer, n'étant pas en possession des principes qui seuls lui donneraient une direction infaillible ; et ce danger

sera naturellement d'autant plus grand qu'il trouvera sur son chemin, comme autant d'embûches, toutes ces fausses idées suscitées par le pouvoir d'illusion qui a un intérêt capital à l'empêcher de parvenir au véritable terme de sa recherche. Il est évident, en effet, que ce pouvoir ne peut se maintenir et continuer à exercer son action qu'à la condition que toute restauration de l'idée traditionnelle soit rendue impossible ; il est donc tout aussi important pour lui de faire dévier les recherches tendant vers la connaissance traditionnelle que, d'autre part, celles qui, portant sur les origines et les causes réelles de la déviation moderne, seraient susceptibles de dévoiler quelque chose de sa propre nature et de ses moyens d'influence ; il y a là, pour lui, deux nécessités en quelque sorte complémentaires l'une de l'autre, et qu'on pourrait même regarder, au fond, comme les deux aspects positif et négatif d'une même exigence fondamentale de sa domination.

Tous les emplois abusifs du mot « tradition » peuvent, à un degré ou à un autre, servir à cette fin, à commencer par le plus vulgaire de tous, celui qui le fait synonyme de « coutume » ou d'« usage », amenant par là une confusion de la tradition avec les choses les plus bassement humaines et les plus complètement dépourvues de tout sens profond. Mais il y a d'autres déformations plus subtiles, et par là même plus dangereuses ; toutes ont d'ailleurs pour caractère commun de faire descendre l'idée de tradition à un niveau purement humain, alors que, comme nous l'avons souvent expliqué, il n'y a de véritablement traditionnel que ce qui implique un élément d'ordre supra-humain. C'est là le point essentiel, celui qui constitue en quelque sorte la définition même de la tradition et de tout ce qui s'y rattache ; et c'est là aussi, bien entendu, ce qu'il faut à tout prix empêcher de reconnaître pour maintenir la mentalité moderne dans ses illusions. Il n'y a d'ailleurs qu'à voir combien ceux qui prétendent se faire les « historiens » des religions et des autres formes de la tradition s'acharnent avant tout à les

expliquer par des facteurs exclusivement humains ; peu importe que, suivant les écoles, ces facteurs soient psychologiques, sociaux ou autres, et même la multiplicité des explications ainsi présentées permet de séduire plus facilement un plus grand nombre ; ce qui est constant, c'est la volonté bien arrêtée de tout réduire à l'humain et de ne rien laisser subsister qui le dépasse ; et ceux qui croient à la valeur de cette « critique » destructive sont dès lors tout disposés à confondre la tradition avec n'importe quoi, puisqu'il n'y a plus en effet, dans l'idée qu'on leur en a inculquée, rien qui puisse la distinguer réellement de ce qui est dépourvu de tout caractère traditionnel.

Dès lors que tout ce qui est d'ordre purement humain ne saurait, pour cette raison même, être légitimement qualifié de traditionnel, il ne peut y avoir, par exemple, de « tradition philosophique », ni de « tradition scientifique » au sens moderne et profane de ce mot ; et, bien entendu, il ne peut y avoir non plus de « tradition politique », là du moins où toute organisation sociale vraiment traditionnelle fait défaut, ce qui est le cas du monde occidental actuel. Ce sont pourtant là quelques-unes des expressions qui sont employées couramment aujourd'hui, et qui constituent autant de dénaturations de l'idée de la tradition ; et il va de soi que, si les esprits « traditionalistes » dont nous parlions précédemment peuvent être amenés à laisser détourner leur activité vers l'un ou l'autre de ces domaines essentiellement contingents et à y limiter tous leurs efforts, leurs aspirations se trouveront ainsi « neutralisées » et rendues parfaitement inoffensives, si même elles ne sont parfois utilisées, à leur insu, dans un sens tout opposé à leurs intentions. Il arrive en effet qu'on va jusqu'à appliquer le nom de « tradition » à des choses qui, par leur nature même, sont nettement antitraditionnelles : c'est ainsi qu'on parle de « tradition humaniste », ou encore de « tradition nationale », alors que l'« humanisme », comme son nom même l'indique d'ailleurs, n'est pas autre chose que cette négation du supra-

humain qui est à la racine de l'esprit moderne sous toutes ses formes, et que la constitution des « nationalités » a été le moyen employé pour détruire l'organisation sociale traditionnelle du moyen âge ; il n'y aurait pas lieu de s'étonner, dans ces conditions, si l'on en venait quelque jour à parler tout aussi bien de « tradition protestante », voire même de « tradition laïque » ou de « tradition révolutionnaire » ! Au degré de confusion mentale où est parvenue la grande majorité de nos contemporains, les associations de mots les plus manifestement contradictoires n'ont plus rien qui puisse les effrayer, ni même leur donner simplement à réfléchir...

Ceci nous conduit encore directement à une autre remarque importante : lorsque certains, s'étant aperçus du désordre moderne en constatant le degré trop visible où il en est actuellement, veulent « réagir », le meilleur moyen de rendre inéfficace ce besoin de « réaction » n'est-il pas de l'orienter vers quelqu'un des stades antérieurs et moins « avancés » de la même déviation, où ce désordre n'était pas encore devenu aussi apparent et se présentait, si l'on peut dire, sous des dehors plus acceptables pour qui n'a pas été complètement aveuglé par certaines suggestions ? Il n'est pas suffisant de se déclarer sincèrement « antimoderne », comme tout « traditionaliste » d'intention doit le faire normalement, si l'on est encore affecté soi-même par les idées modernes sous quelque forme plus ou moins atténuée, et par là plus difficilement discernable sans doute, mais correspondant toujours en fait à l'une ou à l'autre des étapes que ces idées ont parcourues au cours de leur développement ; aucune « concession », même involontaire ou inconsciente, n'est possible ici, car, de leur point de départ à leur aboutissement actuel, tout se tient et s'enchaîne inexorablement. Et, à ce propos, nous ajouterons encore ceci : le travail ayant pour but d'empêcher la « réaction » de viser plus loin que le retour à un moindre désordre, en dissimulant d'ailleurs le caractère de celui-ci et en le faisant passer pour l'« ordre », rejoint très exactement celui qui est accompli, d'autre part,

pour faire pénétrer l'esprit moderne à l'intérieur même de ce qui peut subsister, en Occident, des organisations traditionnelles de tout ordre ; le même effet de « neutralisation » des forces dont on pourrait avoir à redouter l'opposition est pareillement obtenu dans les deux cas. Ce n'est même pas assez de parler de « neutralisation », car, de la lutte qui se produira forcément entre des éléments qui se trouvent ainsi ramenés pour ainsi dire au même niveau, et dont l'hostilité ne représente donc plus, au fond, que celle qui peut exister entre des productions diverses et apparemment contraires de la déviation moderne, il ne pourra finalement sortir qu'un nouvel accroissement du désordre et de la confusion.

Entre toutes les choses plus ou moins incohérentes qui s'agitent et se heurtent présentement, entre tous les « mouvements » extérieurs de quelque genre que ce soit, il n'y a donc nullement, au point de vue traditionnel ou même simplement « traditionaliste », à « prendre parti », suivant l'expression employée communément, car ce serait être dupe, et, les mêmes influences s'exerçant en réalité derrière tout cela, ce serait proprement faire leur jeu que de se mêler aux luttes voulues et dirigées invisiblement par elles ; le seul fait de « prendre parti » dans ces conditions constituerait donc déjà en définitive, si inconsciemment que ce fût, une attitude véritablement antitraditionnelle. Nous ne voulons faire ici aucune application particulière, ce qui serait en somme assez peu utile après tout ce que nous avons déjà dit, et d'ailleurs tout à fait hors de propos ; il nous paraît seulement nécessaire, pour couper court aux prétentions de tout faux « traditionalisme », de préciser que, notamment, aucune tendance politique existant dans l'Europe actuelle ne peut valablement se recommander de l'autorité d'idées ou de doctrines traditionnelles, les principes faisant également défaut partout, bien qu'on n'ait assurément jamais tant parlé de « principes » qu'on le fait aujourd'hui de tous les côtés, appliquant à peu près indistincte-

ment cette désignation à tout ce qui la mérite le moins, et parfois même à ce qui implique au contraire la négation de tout véritable principe. Sous cet autre abus d'un mot, nous retrouvons d'ailleurs encore ce caractère de « contre-façon » que nous avons déjà constaté, d'une façon générale, à l'égard de l'idée traditionnelle, et qui nous paraît constituer par lui-même une « marque » assez importante et assez significative pour qu'il ne soit pas sans intérêt d'y insister plus spécialement dans un prochain article, ce qui nous fournira en même temps l'occasion de mettre encore plus explicitement les « traditionalistes » en garde contre quelques-uns des multiples dangers de déviation auxquels leurs efforts se trouvent exposés.

Pour le moment, il nous reste encore, à cause de certaines gens malveillantes ou mal intentionnées que nous ne connaissons que trop bien, à prendre une précaution qui, normalement, devrait être tout à fait superflue : c'est de déclarer expressément que ce que nous venons de dire en dernier lieu ne saurait, en aucune façon ni à aucun degré, être regardé comme constituant, de notre part, une sorte d'incursion plus ou moins déguisée dans le domaine de la politique ; c'est, tout au contraire, l'expression même d'une des principales raisons pour lesquelles nous entendons demeurer absolument étranger à tout ce qui touche à ce domaine. Nous ne voulons dire rien de plus ni d'autre que ce que nous disons ; ce que nous voulons dire, nous avons l'habitude de le dire nettement, trop nettement même peut-être au gré de certains ; et nul n'a le droit de prétendre y voir le moindre « sous-entendu », ni d'y ajouter, en nous les attribuant, ses propres interprétations plus ou moins tendancieuses.

René Guénon.

KHIEN

La « Voie Métaphysique », que les *Editions Traditionnelles* viennent de réimprimer, propose en son chapitre III, intitulé les « Graphiques de Dieu », une représentation visible de la Perfection, telle que la Tradition extrême-orientale l'a transmise à nos âges. La Perfection est, quand nous ne la pensons pas humainement, représentée par l'idéogramme *Khien*, soit six traits horizontaux pleins. (Quand nous la pensons, c'est *Khouen*, six traits brisés.)

Le *Yiking* — seul témoignage écrit qui subsiste de la préhistoire — donne une explication de ces six traits ; cette explication, à des cerveaux de l'Occident, peut paraître et paraît apocalyptique. Il n'en est pas moins vrai que les philosophes de l'Extrême-Orient révèrent cette explication et la commentent à l'infini. Il semble que tout être humain qui réfléchit en soi-même puisse y trouver une lumière appropriée à ses aspirations. C'est pourquoi je saisis l'occasion de la réimpression de cette « Voie métaphysique » pour publier ici, au sujet du *Khien*, une petite partie de la traduction du *Yiking*, que j'ai jadis entreprise sur place, et sous la direction du *Tongsang* Luat, Homme-Très-Doué, qui m'accueillit dans sa maison, et m'enseigna.

Mais j'insiste sur l'obs acle majeur que tout Occidental rencontre dans la traduction d'idéogrammes en mots et lettres de langues alphabétiques. Il y a là des difficultés presque insurmontables, et que je ne prétends pas du tout avoir surmontées.

* * *

KHIEN. — Cause initiale, bien, liberté, perfection.

Premier des six traits : dragon couché dans la rizière.

L'homme n'est pas encore instruit ; n'ayant pas acquis assez de mérites, la volonté céleste est cachée à son œil insuffisant (Il faut donc) se développer dans l'ombre par l'étude et la contemplation ; l'homme doit attendre pour donner sa mesure.

2e trait : on peut voir le dragon dans la rizière.

La volonté céleste apparaît sur l'homme, qui, conscient de sa vertu, ne peut encore la manifester (quitter la terre). Sa position n'est pas définie, mais tend à la grandeur. Avantage de voir et d'imiter un Homme Doué.

3e trait : le dragon agit sur son plan.

L'homme placé sur un terrain inférieur à ses mérites est dans une situation dangereuse : sa conduite doit être surveillée à chaque instant. Il a la vertu du prince, mais est encore homme du peuple. L'homme doué d'activité doit craindre l'injustice : car il s'attire la sympathie de l'univers et la haine des supérieurs.

4e trait : parfois, de la rizière profonde, il bondit.

Le but vrai du mouvement, c'est le repos, qui est au delà des forces humaines : c'est pourquoi il saute par-dessus les obstacles. Il est libre, et doit s'inspirer des circonstances ; il peut avancer, mais n'y est pas tenu : liberté d'édifier par une vertu éclatante, ou de redescendre dans une humilité pleine de mérites.

5e trait : le dragon vole au ciel.

Il est doux, quand on est puissant, de regarder au-dessous de soi, pour aider ses semblables, pour trouver un homme vertueux, et pour l'associer à l'empire. Quand on est dans la plénitude de ses moyens, il faut agir. L'univers a bénéfice à contempler l'homme devenu heureux par la vertu.

6e trait supérieur : Dragon inaccessible.

L'extrême perfection engendre le regret : ni avancer ni reculer : la positivité qui, à l'élévation extrême, se meut, ne peut que perdre. Ce qui est complètement achevé ne peut durer longtemps.

Tel est le mouvement visible des Dragons Anciens.

* * *

Kongtzeu (Confucius) fait suivre ce texte de son commentaire traditionnel, philosophique et pratique.

I. — Ne pas changer selon le siècle. Ne pas s'attacher au renom. N'avoir pas de chagrin de n'être pas apprécié.

II. — Bonne foi dans les paroles. Circonspection dans les actes : se garder du mensonge : améliorer son siècle par son exemple, et ne pas s'en vanter.

III. — Ne pas s'enorgueillir d'une situation élevée : ne pas se plaindre d'une situation inférieure.

IV. — Perfectionner ses aptitudes. Profiter du moment opportun.

V. — L'homme doué agit et sauve l'univers.

VI. — Trop noble pour agir : trop haut pour avoir un peuple.

* * *

Il semble superflu de faire remarquer que le réalisme de Kongtzeu est tout autre que l'enseignement impersonnel et détaché du *Yiking*, et aussi éloigné de l'idéogramme de Fohi de la tradition de Tsouhi et des autres commentateurs. C'est pourquoi — sauf dans les traductions de M. Philastre, — Kongtzeu ne figure pas parmi les Docteurs de la Voie.

MATGIOI.

TRADUCTION ANNOTÉE DE PSAUMES
D'APRÈS L'HÉBREU (1)

PSAUME XVI

Protège-moi, Dieu puissant (1), *car je me suis réfugié en*
[*Toi* (2).
Je dis (3) *à l'Eternel : Tu es mon Seigneur* ;
Mon bonheur (n'est) rien sans Toi (4),
Tout mon plaisir est d'être avec les saints de la contrée
Et les gens de bonne réputation (5).
Que se multiplient leurs douleurs (6) *à ceux qui épousent* (7)
[*un (dieu) étranger* !
Je ne répandrai pas de leurs libations sanglantes,
Et je ne prononcerai pas leur nom (8).
L'Eternel est toute ma part (9) *et ma coupe* (10),
Il est le soutien de mon sort.
Les cordeaux (pour mesurer ma part) (11), *sont tombés pour*
[*moi parmi les plus productifs* (12),
Et, de ce fait, (j'ai)un excellent héritage (13).

Que je bénisse (14) *l'Eternel qui m'a conseillé,*
Comme la nuit mes reins (15) *m'ont instruit* !
Je placerai l'Eternel continuellement en ma présence,
(L'Eternel) à ma droite, je ne chancellerai pas.
Dès lors, mon cœur sera joyeux
Et mon âme réjouie, mon corps gardera confiance (16),
Car tu n'abandonneras pas mon cadavre (17) *dans le tombeau,*

1. Voir le nº 198, juin, pp. 207 et suiv.

Tu ne permettras pas (18) *à ton saint* (19) *de voir la fosse* (20).
Tu me feras connaître le chemin (21) *de la vie,*
Je me rassasierai de bonheur avec Toi,
Et je me délecterai à ta droite, perpétuellement.

NOTES

(1) *El* : Dieu puissant; nom de la Divinité exprimant l'idée de puissance.

(2) Ou : *J'ai eu confiance en Toi.*

(3) *Dis.* Le verbe *amarth* est au féminin. *Mon âme, naphschi,* substantif féminin serait sous-entendu C'est-à-dire : *mon âme, dis à l'Eternel.* En transcription littéraire : *je dis.* Le Targoum interprète : *toi, mon âme, tu as dit* (*anth naphschi maléleth*). Cependant la version des Septante traduit comme si le texte était *amarthi*, εἶπα τῷ Κυρίῳ *J'ai dit au Seigneur.* On a émis l'hypothèse que la lecture exacte était *amarthi*, au masculin Il me paraît très vraisemblable que *amarth* est la leçon exacte. Elle est de style poétique.

(4) Verset d'une interprétation très discutée. Hengstenberg traduit : *mon bonheur n'est rien sans Toi.* C'est ainsi que Symmaque et St Jérôme ont compris le texte. Santès Pagnini l'a compris de même avec une légère variante : *mon bonheur n'existe pas, si ce n'est par Toi* D'après Mendelssohn : *J'ai dit à l'Eternel : mon Seigneur ! Tu es mon bonheur. Il n'y a rien au-dessus de Toi.* D'autres versions ont été suggérées. *Mon bonheur serait-il au-dessus de Toi* ? Le Targoum interprète : *Cependant mon bonheur ne m'est donné que par Toi* (*Tobathi la mith-iehiba bar mineka*). La Septante : *Tu n'as aucun besoin de mon bonheur.* Remarquons qu'avec le seul changement d'une lettre dans le texte, on obtient une version très cohérente avec le reste du poème : *Thobathi kol 'aléka* (*mon bonheur tout entier est auprès de Toi*, ou : *est en Toi*. Raschi énonce deux explications possibles de *thobathi bal 'aléka*, et par conséquent relatives au verset qui suit. Il émet à propos de ce verset une hypothèse — *l'kedoschim* régi par *amarthi* — d'après laquelle on traduirait : *J'ai dit à l'Eternel : tu es mon Dieu ; dis également aux Saints : ils sont éminents, en eux sont mes délices,* etc. Delitzsch adopte une version identique ; il l'explique en déplaçant le *vav* qui se trouve avant *adirè*, et, ainsi donc, il n'admet pas que *héma* (eux) soit un simple pléonasme poétique. Il me semble que *adirè* est à l'état construit pour une forme absolue, c'est-à-dire *adirè* pour *adirim*. Une hypothèse reste à suggérer. Le poéte s'est exprimé très elliptiquement, de telle sorte qu'on devrait comprendre ainsi sa pensée : Bien que mon bonheur soit dans l'amour du vrai Dieu et que je me plaise dans la compagnie des saintes gens, j'ai à supporter de grandes afflictions ; toutefois ceux qui s'empressent d'être les adeptes des divinités étrangères auront à supporter des maux encore plus grands. — S'il restait impossible d'obtenir de ce passage une

traduction certaine, il serait permis d'être encore déconcerté par la note de H. Pérennès, d'après laquelle le texte massorétique *mon bien n'est pas en toi* est un contresens. Oui, sans doute, si on le traduit de cette façon. Ce savant a oublié que *'al* ne correspond pas seulement à la préposition *en*. Elle signifie également *au-dessus*, et, dès lors, on pourra traduire : *mon bonheur n'est pas au-dessus de toi*. Ce qu'il est facile de tourner en français : *je n'ai aucun bonheur sans toi*. *Tobathi* (= tu es mon bien), *bal* particule de négation, de style poétique, *non, nequaquam, nihil* (rien), *'aléka* (au-dessus de toi). Ce qui donne : *tu es mon bonheur, rien n'est au-dessus de toi*. (Voir encore pour tout ce passage la note suivante).

(5) Pour cette interprétation, cf. Fürst, radic. *aleph, daleth, resch*. Joseph Kimhi l'entendait ainsi : *adirè*, ceux qui sont éminents par leurs vertus et leurs bonnes œuvres. La Septante traduit ce passage : *il a fait paraître d'une manière admirable toutes ses volontés à l'égard des saints qui sont sur la terre*. La Septante, semble-t-il, a interprété comme si le texte comportait un futur *hiphil* de *adar*, et elle aura lu *adir* au lieu de *'adirè*, provenant de אַאְדִיר pour אָאדִיר (cf. Job, 32,11, עזין pour אאזין).

Jusqu'ici j'ai analysé le texte d'après la notation massoréthique ; mais il reste une hypothèse à émettre, en ne tenant aucun compte de la ponctuation des Massorèthes. Et tout d'abord je préviens qu'à mes yeux cette hypothèse est loin d'être négligeable. Remarquons que dans *l'kedoschim* la particule *l'* indique le mouvement *vers*. Il se pourrait que la ponctuation massoréthique ait déformé le mot qui serait, en réalité, celui de *kdéschim*. Remarquons encore qu'un doute est permis, dans la logique de l'hypothèse soutenue, sur la ponctuation massoréthique de *hé mem hé* qu'on pourrait lire *hamé* (foule tumultueuse). Ce terme provient du verbe *hama* qui au *pihel* (*hamé*) signifie *désirer, être avide de*. Si de telles remarques étaient admises, on obtiendra une version dont tout le psaume reçoit une vive lumière. Cette version est la suivante :

Protège-moi, Dieu puissant, car je me suis réfugié en Toi.
Je dis à l'Eternel : Tu es mon Seigneur :
C'est Toi qui es toute ma félicité.
Vers les prostitués de la contrée la foule s'empresse
Et les riches mettent tout leur bonheur en eux.

Dès lors, ne s'explique-t-on pas l'exclamation qui suit du poète :

Que le malheur accable ceux qui ont épousé l'idolâtrie, etc.

Dès lors, ne s'explique-t-on pas tout le reste du poème ? Les *kdéschim* étaient les jeunes garçons qui se consacraient aux idoles en leur sacrifiant leur pudeur.

(6) On peut traduire soit par *douleurs*, soit par *idoles*. Il est vrai que *douleurs* se dit au pluriel *atsaboth*, et *idoles* : *atsabim*. Mais Buxtorf donne les deux significations pour *atsébéth* : *idole*

et *douleur*. *Etséb* : *idole* et *douleur*, et de même pour *otséb*. — Pour une explication plus détaillée, voir la note suivante.

(7) *Maharou* est à la forme simple, c'est pourquoi je traduis par un synonyme de *constituer une dot*, *doter*. A cette forme simple, ce verbe signifie encore : *apporter des présents*, *se consacrer*. C'est à la forme énergique (*pihel*) que le radical *mahar* signifie *s'empresser*, comme on traduit souvent. Remarquons cependant que la Septante et le Targoum ont lu le texte orinal selon cette forme *pihel*. Le Targoum lisait non pas *aher* (autre, étranger) mais *ahar* (après), d'où la traduction : *multipliant leurs idoles, ils courent après afin d'offrir leurs sacrifices*. Si l'on traduit : ils *courent ailleurs* (*ahar*), cela revient au même sens que : *ils courent après une divinité étrangère* (*aher*). De l'ensemble de ces remarques, nous comprendrons mieux le sens de *'atsibotham*. Il faut le traduire par *douleurs*, en observant que le mot *idoles* est renfermé dans cette expression. Par raison poétique, le psalmiste énonce seulement le terme de *douleurs*, afin de ne pas exprimer celui d'*idoles* qui est compris dans *une* (*divinité*) *étrangère*, c'est-à-dire une idole. Cette observation grammaticale est très généralement oubliée par les traducteurs.

(8) Litt. : *je ne porterai pas leurs noms sur mes lèvres*, locution hébraïque pour : *je ne jurerai point par leurs noms*.

(9) Deux substantifs synonymes (la part de ma part) marquent un superlatif. Les traducteurs — même la Bible du Rabbinat ! — ont trop fréquemment la légèreté de ne point s'en souvenir.

(10) *Coupe* : les parts d'héritage étaient échues en tirant au sort dans une coupe. Ce terme suggère un autre commentaire : les prêtres n'héritaient pas, ils vivaient de l'autel, d'où la maxime : *Dieu est leur part et leur héritage* (*Nombr.*, 18,20 ; *Deut.*, 10,9 ; 18,2 ; *Ezech.*, 34,28). *Coupe* est opposé à la coupe des idoles remplie de sang, de ce sang dont le psalmiste ne fera pas libation.

(11) On mesurait les champs avec des cordes, et l'héritage était tiré au sort.

(12) Pour cette acception, voir Fürst. Litt. *parmi les plus agréables*. *Productifs* est dans la logique de l'image employée par le poète. Lesêtre traduit : les cordeaux sont tombés pour moi au milieu des délices. L. Desnoyers n'a pas trouvé mieux que de répéter son vénérable confrère. Et de même Pérennès. La Bible du Rabbinat les avait précédés !

(13) La Septante traduit : *puissant*. Elle a lu : *gobrah*, au lieu de *schphrah*. Si on admet la tendance araméenne, on traduira (*schaphrah* de *schaphar*) : *un héritage qui me plaît*. *Nahalath* ne se lit qu'une seule fois dans l'Ecriture. Cela permet de supposer que *nahalath* est une forme poétique de *nahalthi* (mon héritage). Le membre de phrase se traduirait donc : *dès lors, l'héritage qui m'est échu est, pour moi, excellent*.

(14) C'est-à-dire : *que je ne cesse de bénir* !

(15) *Mes reins*. Siège des sentiments et des émotions.

(16) *Kabod* (gloire) = ψυχή (l'âme), *leb* = πνεῦμα (le cœur), *bassar* = σῶμα (le corps).

(17) Litt. : *néphesch* (âme). Quel traducteur ne devrait se

rappeler que le mot *néphesch*, qui a de si multiples acceptions, signifie également *corps mort*, *cadavre* ?

(18) Litt. : *tu ne laisseras pas*.

(19) Lire : *hassidka* (au singulier), d'après la note massoréthique. La Bible du Rabbinat et de même Ben-Baruch Créhange maintiennent le pluriel. Ces Docteurs d'Israël ignoreraient-ils les formes poétiques du langage hébraïque ? Cependant le singulier est retrouvé dans le Talmud, *Erubin*, III, 35, et dans le *Midrasch Tehilim*. Rappelons l'observation de Delitzsch suivant lequel le pluriel n'est en rien justifié. Le *yod* est, en effet, introduit dans ce mot par motif poétique, afin d'allonger le son. Constatons, d'ailleurs, la tendance poétique du psalmiste à araméiser. Cf. *Ps.*, 119, 147 : *li debaré(i)ka* ; de même *Ps.*, 119, 161 : *mi-debaré(i)ka*, substantifs au singulier à forme plurielle.

(20) C'est-à-dire : *la corruption*. C'est ainsi que l'entendent la Septante (διαφθοράν) et la Vulgate.

(21) *Orah*, poétique pour *dérék*.

PAUL VULLIAUD.

« LE PARNASSE SACRÉ » DE CALDERON DE LA BARCA

Il est d'usage de vanter chez Aristote « l'esprit scientifique », « le dédain du merveilleux », « le goût des solutions naturelles » et autres qualités, comme s'il s'agissait vraiment du père de la « philosophie scientifique ». Or, il se fait précisément que les explications du Stagirite ont souvent une portée qui les situe dans un tout autre domaine que le grossier empirisme de la science moderne et il n'est donc pas étonnant si, loin d'être en deçà, elles vont au delà des théories qui ont recours au merveilleux, à supposer que celles-ci ne soient pas tout simplement des expressions symboliques, comme c'est certainement le cas de beaucoup d'auteurs anciens. Examinant la question des sibylles, Aristote ne nous dit pas seulement, comme on voudrait nous le faire croire, qu'elle intéresse exclusivement l'art médical (1) ; nous lisons, en effet, dans un autre ouvrage (2), qu'Aristote considère le délire prophétique des sibylles comme un don, non des dieux, mais de l'âme dans sa pureté primitive (3), ce qui est aussi éloigné que possible de toute considération pathologique, à tel point que, du coup, nous sommes amenés

1. F. Delaunay, *Moines et Sibylles dans l'Antiquité judéo-grecque*, page 129.
2. Boucher-Leclercq, *Histoire de la Divination dans l'Antiquité*.
3. Il est vrai qu'on prend soin de nous dire qu'il s'agit d'une échappatoire! (" Aristote, en quête d'une échappatoire, au moment où il va nier absolument la divination, prit le seul parti qui lui restait. Il déclara que la divination existe réellement, mais comme le produit d'une faculté naturelle. La prescience, comme ses disciples l'affirmaient après lui, est innée à l'âme. Ce n'est pas en dehors d'elle-même, dans un commerce mystérieux avec la divinité, mais dans sa propre nature, qu'elle trouve la révélation de l'avenir. Lorsque le sommeil, par exemple, l'a obligée à se replier sur elle-même et l'a isolée des impressions du dehors, *alors reprenant sa nature propre, elle devine et annonce les choses futures.*")

à rapprocher ce qu'on nous a transmis au sujet des sibylles et ce que nous savons de l'état primordial (1).

Calderon, non plus, ne pensait pas, comme Massillon, que « l'esprit d'imposture habitait dans les sibylles », lui qui, dans son auto intitulé *Le Parnasse Sacré*, nous montre les sibylles de Delphes, de Cumes, de la Perse et de Tibur présidant avec la Foi, également habillée en sibylle, à la célébration de la fête du Saint Sacrement et instituant à cette occasion un tournoi poétique dont le sujet a trait au mystère de l'eucharistie et dont les lauréats sont saint Jérôme, saint Grégoire, saint Thomas et saint Augustin. Mais nous ne pouvons nous arrêter à cette question des sibylles, si intéressante soit-elle et bien qu'elle concerne ce qui suit, car nous voulons conserver la place nécessaire pour extraire de ce même *Parnasse Sacré* le passage que nous avons dû omettre,

1. Le premier auteur informé de l'existence d'une sibylle ou plutôt de la Sibylle est Héraclite d'Ephèse dont Plutarque nous rapporte ce témoignage : " La Sibylle, de sa bouche délirante, fait entendre pendant *mille ans*, avec le secours de Dieu, des paroles sombres, sans grâce et sans parure. „ C'est la même Sibylle qui, dans un lambeau de vers conservé par Pausanias, place sa naissance dans le pays de la *Terre Rouge* (Erythrée est ma patrie). indication à rapprocher de celle qui fait naître la Sibylle persique à *Noé*, près de la Mer Rouge. Aristophane et Platon, comme Héraclite —et comme l'auteur du *Dies Irae* – nous parlent d'une seule Sibylle, et ce n'est qu'après le siècle d'Alexandre, à partir d'Aristote, que les auteurs parlent de plusieurs prophétesses désignées par ce terme, mais il fut toujours difficile de les distinguer nettement les unes des autres, au point que, même après Varron. qui les catalogua au nombre de dix, certains inclinaient encore à revenir purement et simplement à la Sibylle unique d'autrefois. Les monnaies de Gergis, en Troade portaient une tête de *Sphinx* à côté de la Sibylle et certains contes plaçaient celle-ci dans la *Lune*. On lui donnait les *nymphes* pour compagnes. Elle était appelée tour à tour sœur, fille ou épouse d'*Apollon* et il convient de souligner le caractère sauvage de sa vie solitaire en opposition avec la dépendance des pythies ordinaires Le récit concernant les neuf livres apportés à Tarquin le Superbe par la Sibylle de Cumes est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le rapporter. On sait que les plus graves questions intéressant le sort de Rome dépendaient de ces oracles pour la conservation desquels fut institué le collège des *duumvirs* (ensuite des *décemvirs* et enfin des *quindécemvirs*) et dont la profanation entraînait la mort. Selon Cicéron également, c'était en elle-même que la Sibylle puisait ses inspirations et non dans une force souterraine, comme la pythie de Delphes. Tous les auteurs latins qui en parlent font allusion à sa vie millénaire comme un fait avéré. Ovide l'appelle la « vivante » (*vivax*) et ce passage des *Métamorphoses* nous semble particulièrement significatif : " Déjà j'ai vécu sept longs siècles et, pour épuiser le nombre des grains de sable, il me reste encore trois cents moissons, trois cents vendanges à voir mûrir... Mes membres consumés par la vieillesse seront réduits à un atome insaisissable. Invisible à tous, je n'aurai plus que la voix, c'est tout ce que les destins doivent me laisser... „

à cause de sa longueur, dans la citation finale de notre dernier article sur *Calderon et l'Unité des Traditions* (1). Dans quel esprit l'illustre poète dramatique espagnol envisageait les mythes de l'Antiquité dite « païenne » et les transportait sur son théâtre, jusqu'à quel point il était convaincu de cette unité, mieux que des commentaires et des analyses, la lecture de ce passage va nous le montrer clairement :

La Foi (*au Judaïsme*) : Qu'est ce livre ?

Le Judaïsme (*tenant un livre*) : Le Texte sacré.

La Foi (*au Gentilisme*) : Et celui-là ?

Le Gentilisme : L'admirable théâtre de mes dieux.

La Foi (*au Judaïsme*) : Lis ce que dit la Genèse.

Le Judaïsme (*lisant*) : « Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre ».

La Foi : Ensuite.

Le Judaïsme (*continuant*) : « La Terre était vide entre les ombres des ténèbres et sur la face de l'abîme l'esprit de Dieu était porté sur les Eaux. »

La Foi : Ce passage me suffit. (*au Gentilisme* :) Comment débutent les *Métamorphoses* dans tes écrits erronés ?

Le Gentilisme (*lisant*) : « Au commencement tout et rien formaient une masse confuse en forme de sphère, sans matière première ni être, jusqu'au moment où le Hasard donna à l'embryon du monde, dans la prison obscure du chaos, la forme de l'air, du feu, de la terre et de l'eau à l'eau, à la terre, au feu et à l'air. »

La Foi : Vous voyez combien dès les premiers mots les paroles hébraïque et latine correspondent... Afin que l'argument ne repose pas sur ce seul fait, ouvrez votre livre pour une plus ample preuve et lisez à n'importe quel endroit.

Le Judaïsme (*lisant*) : Dans Isaïe, je trouve les assauts du premier combat entre l'ange et le dragon, lorsque celui-ci, dans son orgueil, au lieu de s'emparer du trône sur le mont de la lumière, s'écroula sur le mont des ténèbres.

1. *Le Voile d'Isis* d'octobre 1935.

Le Gentilisme : Je trouve ici l'histoire de Phaéton, qui, par orgueil, voulut conduire le Soleil, et fut précipité dans la mer.

La Foi : En quoi diffèrent l'une et l'autre témérité ?

Le Judaïsme : Pour qu'on ne confonde pas ses fictions avec mes vérités, j'en viens au passage où un venimeux fruit défendu fait se consumer dans des tourments héréditaires toute la lignée humaine.

Le Gentilisme : Pour que tu ne te vantes pas d'avoir ce qui me manque, dans mon livre, la déesse de la Discorde apporte avec une pomme jetée au milieu d'une assemblée le feu terrible qui enflamme jusqu'aux pierres.

Le Judaïsme : Ici, le monde à l'agonie sombre dans le débordement des mers et Dieu permet à Noé seul de sauver dans une habitation flottante les reliques de la Terre.

Le Gentilisme : Ici, le Grand Jupiter préserve d'un autre déluge Deucalion et Pyrrha afin que les êtres vivants puissent se propager à nouveau.

Le Judaïsme : Dans mon livre, la Terre enfante des géants qui, conduits par Nembrod, édifient des tours contre le Ciel.

Le Gentilisme : Dans le mien, le monstre Thyphée accumule montagne sur montagne pour aider les Titans difformes et révoltés à escalader les Cieux.

Le Judaïsme : De la rosée, pleurs de l'Aurore souriante, Gédéon fait les perles d'une toison.

Le Gentilisme : Jason, malgré d'horribles bêtes, parvint à conquérir une toison d'hermine ayant l'éclat de l'or.

Le Judaïsme : A Achas, bien qu'il ne lui eût rien demandé, Dieu offre de transformer en nacre la rosée d'une autre aurore et, sous une nuée, une Vierge mère enfante le Juste et écrase la tête du péché sauvage.

Le Gentilisme : De même Danaé sous une pluie d'or engendre Persée qui vaincra l'implacable Méduse dont la crinière est faite d'aspics.

Le Judaïsme : Ici un psaume de David parle des princes et

des belles musiciennes qui chantaient d'admirables hymnes à la gloire de Dieu.

Le Gentilisme : Ici on parle des chants que les Muses du Parnasse, ces nymphes des sciences et des arts, offrent à Apollon...

Le Judaïsme : Ici...

Le Gentilisme : Ici...

La Foi : N'allez pas plus avant. Les passages que vous avez cités suffisent amplement... (1).

Après de telles explications, on pourrait difficilement se tromper sur les intentions d'un auteur catholique qui fait dire à la Foi, habillée en sibylle et s'adressant au Judaïsme et au Gentilisme, que c'est avec raison qu'ils confondent le Paradis et l'Elysée (2). Et on ne peut qu'être surpris quand on songe dans quelles circonstances, à quelle époque et chez quel peuple, de telles affirmations ont été prononcées, sur la place publique, au cours d'une représentation qui était de l'année religieuse l'événement le plus solennel.

René Allar.

1. *El Sacro Parnaso*, escena II.
2. Fe : *Como cuando se persuade*
El hebreo que este monte
Al Paraiso retrate,
Y tu al Eliseo los dos,
Errais el primer dictamen.
Pero cuando el uno y otro
Careais como semejantes,
Eliseo y Paraiso, no
Mal discurris...

LES ARMES SYMBOLIQUES

Dans notre article sur *Les fleurs symboliques* (1), nous avons été amené à faire allusion à la lance qui, dans la légende du Graal, apparaît comme un symbole complémentaire de la coupe, et qui est une des nombreuses figures de l'« Axe du Monde » (2). En même temps, cette lance est aussi, avons-nous dit, un symbole du « Rayon Céleste », et, d'après les considérations que nous avons développées ailleurs (3), il est évident que ces deux significations coïncident au fond ; mais ceci explique également que la lance, ainsi que l'épée et la flèche qui en sont en somme des équivalents, soit parfois assimilée au rayon solaire. Il est bien entendu que les deux symbolismes polaire et solaire ne doivent jamais être confondus, et que, comme nous l'avons souvent indiqué, le premier a un caractère plus fondamental et réellement « primordial » ; mais il n'en est pas moins vrai que ce qu'on pourrait appeler les « transferts » de l'un à l'autre constitue un fait fréquent, et qui n'est pas sans avoir des raisons que nous chercherons peut-être à expliquer plus nettement en quelque autre occasion. Pour le moment, nous nous bornerons mentionner plus spécialement,à cet égard,l'attribution. de la flèche à Apollon : on sait que, notamment, c'est avec ses flèches que celui-ci tue le serpent Python, comme, dans la tradition vêdique, Indra tue Ahi ou Vritra, similaire de Python, avec le *vajra* qui représente la foudre ; et ce rapprochement ne laisse aucun doute sur l'équivalence symbolique originelle des deux armes dont il s'agit. Nous rap-

1. Voir no d'avril 1936.
2. A cet égard, le complémentarisme de la lance et de la coupe est strictement comparable à celui de la montagne et de la caverne, sur lequel nous reviendrons sans doute quelque jour.
3. Voir *Le Symbolisme de la Croix.*

pellerons aussi la « flèche d'or » d'Abaris ou de Zalmoxis, dont il est question dans l'histoire de Pythagore ; et ici l'on voit plus clairement encore que ce symbolisme se rapporte expressément à l'Apollon hyperboréen, ce qui établit précisément le lien entre son aspect solaire et son aspect polaire (1).

Si nous revenons à la considération des armes diverses comme représentant l'« Axe du Monde », une remarque importante s'impose : c'est que ces armes sont, non pas toujours, mais du moins très souvent, soit à double tranchant, soit à deux points opposées. Ce dernier cas, qui est plus particulièrement celui du *vajra* sur lequel nous allons avoir à revenir, doit manifestement être rapporté à la dualité des pôles, considérés comme les deux extrémités de l'axe, avec toutes les correspondances qu'elle implique et que nous avons déjà indiquées dans un précédent article (2). Quant aux armes à double tranchant, la dualité y étant marquée dans le sens même de l'axe, il faut y voir une allusion plus directe aux deux courants que représentent par ailleurs les deux serpents s'enroulant autour du bâton ou du caducée ; mais comme ces deux courants inverses sont eux-mêmes respectivement en relation avec les deux pôles et les deux hémisphères, on voit immédiatement par là que les deux symbolismes se rejoignent en réalité. Au fond, il s'agit toujours là d'une force double, d'essence unique en elle-même, mais d'effets apparemment opposés dans sa manifestation, par suite de la « polarisation » qui conditionne celle-ci, comme elle conditionne d'ailleurs, à des niveaux différents, tous les degrés et tous les modes de la manifestation universelle (3).

1. Signalons aussi en passant, à ce propos, que la « cuisse d'or » de Pythagore, qui le fait apparaître en quelque sorte comme une manifestation de l'Apollon hyperboréen lui-même, se rapporte au symbolisme de la montagne polaire et à celui de la Grande Ourse. D'autre part, le serpent Python est en connexion spéciale avec Delphes, appelée anciennement Pytho, sanctuaire de l'Apollon hyperboréen; de là la désignation de la Pythie, et aussi le nom même de Pythagore, qui est en réalité un nom d'Apollon, " celui qui conduit la Pythie ", c'est-à-dire l'inspirateur de ses oracles.

2. *La double spirale* (nº de mars 1936).

3. Ceci revient à dire que toutes les dualités cosmiques ne sont réellement

L'épée peut être regardée elle-même, d'une façon générale, comme une arme à double tranchant (1) ; mais un exemple encore plus frappant est celui de la double hache, qui appartient notamment au symbolisme égéen et crétois, c'est-à-dire préhellénique, mais qui ne lui est d'ailleurs pas exclusivement propre. Or la hache, comme nous l'avons exposé ici autrefois (2), est tout spécialement un symbole de la foudre, donc, à cet égard, un strict équivalent du *vajra* ; et la comparaison de ces deux armes montre bien, par suite, l'identité foncière des deux formes de symbolisme que nous avons mentionnées, celle des armes à double tranchant et celle des armes à deux pointes (3).

Les représentations du *vajra* offrent de multiples variantes ; M. Ananda K. Coomaraswamy a signalé (4) que la forme la plus habituelle, présentant une triple pointe à chacune de ses extrémités, est par là étroitement apparentée au *trishûla* ou trident, autre arme symbolique fort importante, mais dont l'étude spéciale nous écarterait trop de notre sujet ; nous remarquerons seulement que, tandis que la pointe médiane est la terminaison de l'axe même, les deux pointes latérales peuvent être rapportées encore aux deux courants de droite et de gauche dont nous avons parlé, et que, pour cette raison même, une semblable triplicité se retrouve ailleurs dans le symbolisme « axial », par exemple

que des " spécifications " diverses de la dualité première de *Purusha* et *Prakriti*, ou, en d'autres termes, de la polarisation de l'Etre en " essence " et " substance ".

1. Dans une autre de ses significations, l'épée est un symbole du Verbe ou de la Parole, avec son double pouvoir créateur et destructeur (voir par exemple *Apocalypse*, I, 16, et XIX, 15) ; il est d'ailleurs évident que ce double pouvoir est analogue à la force double dont nous venons de parler, ou que, plus exactement encore, ce ne sont là que des applications différentes d'une seule et même chose. Au sujet de l'épée, notons encore que, suivant certains historiens anciens, les Scythes représentaient la Divinité par une épée plantée en terre au sommet d'un tertre ; celui-ci étant l'image réduite de la montagne, on trouve réunis ici deux des symboles de l' " Axe du Monde ".

2. *Les pierres de foudre* (nº de mai 1929).

3. Le maillet ou marteau de Thor, autre symbole de la foudre que nous avons signalé aussi dans le même article, présente, par sa forme en T, une exacte similitude avec la double hache. — Nous ferons aussi remarquer, que, comme le maillet et l'épée, bien que moins en évidence que ceux-ci, la hache se retrouve encore aujourd'hui dans le symbolisme maçonnique.

4. *Elements of Buddhist Iconography*.

dans certaines figurations de l'« Arbre du Monde » (1). M. Coomaraswamy a montré également que le *vajra* est assimilé traditionnellement à d'autres symboles connus de l'« Axe du Monde », tels que l'essieu du chariot dont les deux roues correspondent au Ciel et à la Terre, ce qui explique d'ailleurs, en particulier, certaines représentations du *vajra* comme « supporté » par un lotus sur lequel il est posé verticalement. Quant au quadruple *vajra*, formé par la réunion de deux *vajras* ordinaires disposés en croix, si on le considère comme placé dans un plan horizontal, ce que suggère sa désignation comme *Karma-vajra*, il est très proche de symboles tels que le *swastika* et le *chakra* (2) ; nous nous contenterons de noter ici ces différentes indications, sur lesquelles nous aurons peut-être l'occasion de revenir dans d'autres études, car ce sujet est de ceux qu'on ne saurait avoir la prétention d'épuiser.

Le *vajra*, outre le sens de « foudre », a aussi, en même temps, celui de « diamant », qui évoque immédiatement les idées d'indivisibilité, d'inaltérabilité et d'immutabilité ; et, effectivement, l'immutabilité est bien le caractère essentiel de l'axe autour duquel s'effectue la révolution de toutes choses, et qui lui-même n'y participe pas. A ce propos, il y a encore un rapprochement très remarquable : Platon décrit précisément l'« Axe du Monde » comme un axe lumineux de diamant ; cet axe est entouré de plusieurs gaines concentriques, de dimensions et de couleurs diverses, correspondant aux différentes sphères planétaires, et se mouvant autour de lui (3). D'autre part, le symbolisme bouddhique

1. Dans ce cas, la double triplicité des branches et des racines rappelle même encore plus exactement celle des deux extrémités du *vajra*. — On sait d'autre part que, comme attribut de Shiva, le *trishûla* est souvent rapporté au " triple temps „ (*trikâla*), c'est-à-dire aux trois modalités du temps comme passé, présent et futur ; il y aurait ici encore des rapprochements à faire avec ce qu'on trouve à cet égard dans d'autres traditions, par exemple avec certains aspects du symbolisme de Janus.

2. Il ne s'agit donc plus alors de l'axe vertical comme précédemment, mais des deux axes horizontaux de la représentation géométrique que nous avons exposée dans *Le Symbolisme de la Croix*.

3. *République*, livre X (mythe d'Er l'Arménien). — Cet ensemble de gaines constitue le " fuseau de la Nécessité „ : la Parque Clotho le fait

du « trône de diamant », situé au pied de l'« Arbre de la Sagesse » et au centre même de la « Roue du Monde », c'est-à-dire au point unique qui demeure toujours immobile, n'est pas moins significatif sous le même rapport.

Pour en revenir à la foudre, elle est considérée, comme nous l'avons indiqué ailleurs (1), comme représentant un double pouvoir de production et de destruction ; on peut dire, si l'on veut, pouvoir de vie et de mort, mais, si on l'entendait uniquement au sens littéral, ce ne serait là encore qu'une application particulière de ce dont il s'agit en réalité (2). En fait, c'est la force qui produit toutes les « condensations » et les « dissipations », que la tradition extrême-orientale rapporte à l'action alternée des deux principes complémentaires *yn* et *yang*, et qui correspondent également aux deux phases de l'« expir » et de l'« aspir » universels (3); c'est là ce que la doctrine hermétique, de son côté, appelle « coagulation » et « solution » (4) ; et la double action de cette force est symbolisée par les deux extrémités opposées du *vajra*, en tant qu'arme « fulgurante », tandis que le diamant représente clairement son essence unique et indivisible.

Nous signalerons incidemment, à titre de curiosité, car ce ne saurait guère être plus que cela à notre point de vue, une application d'ordre très inférieur, mais qui se rattache directement à la question des armes symboliques : le « pouvoir des pointes », bien connu en magie et même en physique profane, se rapporte réellement à la « solution », c'est-à-dire

tourner de la main droite, donc de droite à gauche, et ce sens de rotation n'est pas indifférent, en rapport avec les considérations que nous avons exposées au sujet du symbolisme de la " double spirale ".

1. Voir notre article déjà mentionné sur *Les pierres de foudre*.

2. En connexion avec la remarque que nous avons faite plus haut au sujet des armes respectives d'Apollon et d'Indra, nous ferons observer que, comme la foudre, le rayon solaire est aussi regardé comme vivifiant ou comme meurtrier suivant les cas. — Nous rappellerons également que la lance de la légende du Graal, ainsi que la lance d'Achille dont nous l'avons déjà rapprochée à ce sujet, avait le double pouvoir d'infliger des blessures et de les guérir.

3. Voir notre article sur *La double spirale*.

4. C'est aussi ce que le langage des anciens philosophes grecs désignait par les termes de " génération " et de " corruption ".

au second aspect du double pouvoir dont nous venons de parler. D'autre part, une correspondance du premier aspect, ou de la « coagulation », se trouve dans l'usage magique des nœuds ou « ligatures » ; nous rappellerons aussi à ce propos le symbolisme du « nœud gordien », qu'Alexandre tranche d'ailleurs avec son épée, ce qui est encore assez significatif ; mais ici apparaît une autre question, celle du « nœud vital », qui, bien qu'en relation analogique avec la précédente, dépasse de beaucoup le domaine et la portée de la simple magie (1).

Enfin, nous devons mentionner un autre symbole « axial », qui n'est pas une arme à proprement parler, mais qui s'y assimile cependant par sa forme se terminant en pointe : ce symbole est celui du clou ; et, chez les Romains, le clou (*clavus*) et la clef (*clavis*), que leur langage rapprochait d'assez singulière façon, se rapportaient l'un et l'autre au symbolisme de Janus (2). Avec la clef, qui est encore, elle aussi, un symbole « axial », nous serions amené à d'autres considérations dans lesquelles nous ne voulons pas entrer présentement ; nous dirons seulement que le « pouvoir des clefs », ou le double pouvoir de « lier » et de « délier » (3), n'est pas véritablement différent de celui dont nous avons parlé : au fond, c'est toujours de « coagulation » et de « solution », au sens hermétique de ces deux termes, qu'il s'agit là en réalité.

RENÉ GUÉNON.

1. Nous avons fait allusion à cette question, à propos du « point sensible » des cathédrales, dans une note intitulée *Cologne ou Strasbourg ?* (nº de janvier 1927).

2. Nous rappellerons encore, pour compléter la remarque que nous avons faite en dernier lieu, le pouvoir magique attribué à l'un et à l'autre de ces deux objets, et qui, toute question d'ordre « phénoménique » à part, apparaît comme une sorte de dégénérescence exotérique de leur signification traditionnelle.

3. On pourra remarquer que ces mots eux-mêmes ont aussi un rapport évident avec le symbolisme des ligatures ou des nœuds ; tout ceci se tient donc de fort près, et les diverses formes que revêt le symbolisme sont toujours parfaitement cohérentes entre elles.

« LE BESTIAIRE DU CHRIST »

par L. Charbonneau-Lassay.

Nous avons eu l'occasion, à diverses reprises, d'entretenir nos lecteurs des travaux de M. Charbonneau-Lassay sur l'Iconographie emblématique du Christ. C'est une véritable encyclopédie de la Symbolique christique que M. Charbonneau-Lassay s'est proposé d'offrir à tous ceux qui travaillent l'histoire, les lettres, les sciences ou les arts sacrés du monde occidental. C'est qu'en fait la Symbolique particulière à la Personne du Sauveur a pénétré quasi tous les domaines où se sont exercées les activités de l'esprit humain, sur toute l'étendue de la Chrétienté : l'étude de la théologie, de la liturgie, de la mystique, de l'histoire, des légendes populaires ; les œuvres de la peinture, de la gravure, de la glyptique, de la sculpture, l'art héraldique nobiliaire, ecclésiastique ou corporatif ; l'art des verriers, des émailleurs, des monnayeurs, des imprimeurs, des enlumineurs, des tisseurs, des céramistes ; les œuvres plus mystérieuses des *alchimistes*, des *hermétistes*, jusqu'aux productions, jusqu'à l'outillage parfois des orfèvres, des ferronniers, des armuriers, des paysans d'autrefois en portent le cachet.

Dans tous ces domaines, les chrétiens ont consacré, par centaines, des êtres vivants ou des objets inanimés à représenter allégoriquement Celui dont vivait tout leur esprit et dont leur cœur débordait : ils avaient faim et soif de Le voir partout.

C'est à grouper, pour les remettre en lumière, les plus beaux joyaux de cet écrin formé par des siècles de Connaissance métaphysique et de Sciences traditionnelles, que M. Charbonneau-Lassay a consacré de longues années d'un labeur incessant.

L'auteur a divisé en trois parties cet énorme travail dont les matériaux sont aujourd'hui réunis à pied d'œuvre.

I. Les animaux emblématiques : *Le Bestiaire du Christ.*

II. Les végétaux et les minéraux emblématiques, les

emblèmes du ciel et de l'atmosphère : *Le Floraire et le Lapidaire du Christ.*

III. Les emblèmes géométriques, les objets emblématiques, les emblèmes liturgiques : *Le Trésor complémentaire de l'Emblématique du Christ.*

La première de ces trois séries, qui forme un tout complet en soi, est achevée et l'auteur la présente aujourd'hui. Elle comporte deux forts volumes in-quarto, comprenant 135 chapitres et 1075 illustrations documentaires gravées sur bois par l'auteur lui-même.

M. Charbonneau-Lassay n'a pas seulement exposé, au sujet de chacun des emblèmes qu'il étudie successivement, les sens précis que cet emblème a exprimés et ceux qu'il exprime encore dans la pensée catholique, mais il a recherché les significations certaines des dits emblèmes dans les traditions préchrétiennes disparues ou encore vivantes, voire, quand c'est possible, *dans les groupements secrets du moyen âge.*

Le Bestiaire du Christ, en 2 forts volumes in-4° (280 × 210) illustrés d'au moins 1075 clichés gravés sur bois, impression sur papier de Chine, est en souscription au prix de .. 275 fr.
A la mise en vente, le prix sera porté à............ 350 fr.

Nous prions les lecteurs des *Etudes Traditionnelles* qui désirent souscrire au *Bestiaire du Christ* de vouloir bien envoyer leur souscription à la *Bibliothèque Chacornac*, 11, Quai St-Michel, Paris (5e) et d'en faire parvenir le montant à cette adresse par mandat, chèque ou chèque postal : Chacornac-Paris 30.786.

* * *

M. Charbonneau-Lassay poursuit la publication de l'*Iconographie emblématique de Jésus-Christ* dans la revue *Le Rayonnement Intellectuel*. La direction des *Etudes Traditionnelles* pourra désormais fournir les Nos à paraître de cette publication au prix de 2 fr. le numéro. Le prix de l'abonnement annuel (6 Nos par an) est de : 10 fr.

La Rédaction.

LES LIVRES

Léon de Poncins. *La mystérieuse Internationale juive*. (Gabriel Beauchesne, Paris.) — Ce que nous avons dit ici dernièrement, à propos de *La Guerre occulte* dont M. Léon de Poncius est aussi l'un des auteurs, quant à certaines exagérations concernant le rôle des Juifs dans le monde, et quant à la nécessité de faire en tout cas certaines distinctions, s'applique encore à ce nouveau volume. Il y a assurément beaucoup de vrai dans ce qui y est exposé au sujet de deux « Internationales », l'une révolutionnaire et l'autre financière, qui sont sans doute beaucoup moins opposées réellement que ne pourrait le croire l'observateur superficiel ; mais tout cela, qui fait d'ailleurs partie d'un ensemble beaucoup plus vaste, est-il vraiment sous la direction des Juifs (il faudrait dire plutôt de certains Juifs), ou n'est-il pas utilisé en réalité par « quelque chose » qui les dépasse ? Il y aurait du reste, pensons-nous, une étude bien curieuse à faire sur les raisons pour lesquelles le Juif, quand il est infidèle à sa tradition, devient plus facilement qu'un autre l'instrument des « influences » qui président à la déviation moderne ; ce serait là, en quelque sorte, l'envers de la « mission des Juifs », et cela pourrait peut-être mener assez loin... L'auteur a tout à fait raison de parler d'une « conspiration du silence » à l'égard de certaines questions ; mais que serait-ce s'il lui arrivait de toucher directement à des choses beaucoup plus vraiment « mystérieuses » encore, et auxquelles, disons-le en passant, les publications « anti-judéo-maçonniques » sont les premières à bien se garder de faire jamais la moindre allusion ?

Hiram. *J.-B. Willermoz et le Rite Templier à l'O.·. de Lyon*. (Fédération Nationale Catholique, Paris.) — Le contenu de ce livre avait paru précédemment sous la forme d'une série d'articles dans la *R. I. S. S.* ; c'est assez dire dans quel esprit il a été conçu... Assurément, les documents qui y sont publiés, et dont l'essentiel est constitué par la correspondance de Willermoz au cours des négociations longues et compliquées qui devaient finalement aboutir à la constitution du Directoire Ecossais Rectifié de la Province d'Auvergne, ces documents, disons-nous, gardent toujours en eux-mêmes leur intérêt historique ; mais que dire des commentaires dont on a jugé bon de les accompagner ? Il est des invraisemblances tellement énormes qu'elles en deviennent comiques ; c'est bien le cas de la présentation de Willermoz et de certains autres personnages (parmi lesquels les chanoines lyonnais d'alors sont plus particulièrement maltraités) comme des serviteurs du « culte du démon » et des gens qui conspiraient pour amener un « retour au paga-

nisme » ! Nous ne sommes certes pas de ceux qui sont disposés à nier « l'intervention du démon dans les choses de ce monde », bien au contraire ; mais qu'on la cherche où elle est réellement ; il est vrai que ce serait un peu plus difficile et plus dangereux que de suivre tout simplement les fausses pistes sur lesquelles ledit démon ou certains de ses représentants ont estimé avantageux de lancer les « chercheurs » plus ou moins naïfs, pour empêcher précisément qu'ils ne risquent de découvrir la vérité...

John Charpentier. *Le Maître du Secret : Un complot maçonnique sous Louis XVI.* (H.-G. Peyre, Paris.) — Il ne s'agit pas, comme on pourrait être tenté de le croire, de la fameuse « affaire du Collier », mais d'une histoire toute fictive, où l'on voit bien apparaître un certain nombre de personnages réels, mais où ceux qui tiennent les principaux rôles sont, eux aussi, purement imaginaires. Ce n'est en somme, ainsi que le sous-titre l'indique d'ailleurs assez clairement, qu'une sorte de roman antimaçonnique, qui se distingue surtout par le caractère « anachronique » de certains discours : le langage pourrait en être celui de quelques Maçons politiciens d'aujourd'hui, mais il n'est sûrement pas celui de Maçons du XVIIIe siècle ! Il y a aussi une bizarre histoire de « sept Templiers initiés ou spéculatifs » (*sic*), qui se seraient perpétués après la destruction de leur Ordre, et dont le chef serait désigné comme le « Maître du Secret » ; ils auraient rompu toutes relations avec les autres Templiers survivants, qui, eux, auraient fondé la Maçonnerie pour poursuivre leur vengeance ; l'auteur (à qui nous signalerons incidemment à ce propos une grosse erreur en ce qui concerne le symbolisme templier du nombre 11, dont nous avons parlé dans *L'Esotérisme de Dante*) serait probablement bien en peine de justifier quelque peu sérieusement toutes ces assertions...

C. R Jain. *La Psychologie jaïniste.* Traduction française de J. Salève. (Editions Eugène Figuière, Paris.) L'auteur de ce petit volume s'est apparemment proposé d'« adapter » certains enseignements du Jaïnisme aux cadres de la psychologie occidentale ; mais la forme en est si maladroite et l'expression si défectueuse que, bien souvent, on ne sait trop ce qu'il a voulu dire. Nous ne pouvons d'ailleurs déterminer quelles sont au juste, en cela, les parts respectives de responsabilité de l'auteur et du traducteur ; en tout cas, il nous semble que ce dernier aurait pu tout au moins se donner la peine d'éviter les barbarismes et de construire ses phrases correctement !

Hari Prasad Shastri. *Vedanta Light, from Shri Dadaji-Maharaj.* (« The Shanti-Sadan Publishing Committee », London.) — Cette brochure contient la traduction de quelques entretiens du *guru* de l'auteur sur divers sujets se rapportant aux enseignements du *Vêdânta*, notamment en ce qui concerne les moyens préparatoires de la réalisation spirituelle ; la forme en est simple et le contenu asssez élémentaire, mais il n'y a

là rien qui puisse soulever de sérieuses objections. Nous relèverons seulement une assertion qui nous paraît quelque peu contestable : comment et en quel sens peut-on attribuer à Zoroastre l'origine du *Karma-Yoga*?

RUDOLF STEINER. *L'Apparition des Sciences naturelles*. (Association de la Science Spirituelle, Paris.) — Ce volume, comme ceux qui l'ont précédé, représente l'édition d'une série de conférences, faites cette fois à Dornach en 1922-1923, et où l' « histoire des idées » est traitée d'une façon bien spéciale à l'auteur. Il est certain que le développement des sciences modernes est étroitement lié à la formation d'une certaine mentalité, très différente de celle des époques précédentes ; mais la nature réelle du changement qui s'est produit ainsi au cours des derniers siècles n'est peut-être pas précisément celle qui est décrite ici, et les vues concernant le mode de connaissance des anciens rappellent un peu trop les fantaisies des « clairvoyants » pour qu'on puisse volontiers les prendre au sérieux.

PÉTRE DEUNOV. *Le Maître parle*. (Rédaction de la revue *Jitno Zerno*, Sofia.) — Les paroles de ce « Maître » bulgare sont, dans leur ensemble, d'une désolante banalité ; si nous les mentionnons cependant, c'est qu'on y rencontre la description d'une « Auguste Fraternité Universelle » dont la constitution ressemble terriblement à celle de la fameuse « Grande Loge Blanche » ; les histoires de ce genre se multiplient décidément un peu trop, depuis quelque temps, pour qu'on puisse s'empêcher d'y voir un symptôme véritablement inquiétant !

RENÉ GUÉNON.

LIVRES REÇUS

JOHN CHARPENTIER. *Le Maître du Secret*. Un complot maçonnique sous Louis XVI. Paris, H.-G. Peyre, 1936.

RUDOLF STEINER. *L'apparition des Sciences naturelles*. Paris, Association de la Science Spirituelle, 1936.

PÉTRE DEUNOV. *La Parole de l'Auguste Fraternité Univer selle*. Le Maître parle. Sofia, 1936.

HARI PRASAD SHASTRI. *Vedanta Light from Shri Dadaji Maharaj*. London, Shanti-Sadan Publishing Committee, 1936.

A. K. COOMARASWAMY and GRAHAM CAREY, *Patron and Artist Pre-Renaissance and modern*. Wheaton College Press. Norton, Massachusetts, 1936.

LA DIRECTION.

LES REVUES

— Dans le *D. S. Krishnaswami Aiyangar Commemoration Volume* (Madras, 1936), M. Ananda K. Coomaraswamy a donné une étude intitulée *Vedic Monotheism*, dans laquelle il montre que, dès l'origine, et non pas plus ou moins tardivement comme le prétendent d'ordinaire les modernes, les multiples noms divins n'ont jamais désigné réellement autre chose que des aspects ou des attributs divers du Principe premier et unique. C'est d'ailleurs pourquoi il a pu être dit justement que les *Dévas* sont « participants » (*bhakta*) de l'essence divine ; et il est particulièrement important de remarquer, à ce propos, que le sens originel du mot *bhakti* est effectivement celui de « participation », quels que soient les autres sens plus ou moins dérivés qu'il ait pu prendre par la suite.

— Le nº de juillet d'*Atlantis* a pour titre général *Les Argonautes et la Toison d'Or ;* M. paul le cour y envisage surtout le voyage des Argonautes comme remontant en quelque sorte les étages suivis par la tradition à partir de son centre nordique originel ; ce pourrait être là un beau sujet de « géographie sacrée »... à la condition de n'y pas introduire trop de fantaisie. — M. Eugène Canseliet étudie l'interprétation hermétique de la Toison d'Or, suivant les conceptions spéciales d'une certaine école où, à ce qu'il nous semble, on donne à l'*argot* une importance quelque peu excessive. Peut être est-ce pour cela qu'on pourrait relever dans son article tant d'explications linguistiques sujettes à caution ; mais nous nous contenterons d'en relever une qui dépasse par trop les bornes permises : le mot *élixir* ne dérive pas du grec, mais est purement arabe ; le simple article *al* qui entre dans sa composition n'a rien à voir avec le soleil, et, pour le reste, la racine *Ksr* est bien loin d'*ixis* ! Il est vrai que, après tout, cela vaut bien l'*Iberborée* de M. paul le cour, et que, de l'argot... nautique, il n'est que trop facile de passer au *bara-gwin*...

— Le *Speculative Mason* (nº de juillet) contient deux notes sur le symbolisme de la *Mark Masonry*, ainsi que le début d'une étude sur les rapports particuliers de celle-ci avec le grade symbolique de Compagnon : sur ce point comme sur bien d'autres, le passage de l' « opératif » au « spéculatif » semble n'avoir pas été sans introduire d'assez singulières confusions. — La suite de l'étude que nous avons déjà signalée, *Preparation for death of a Master Mason*, traite des différentes sources de connaissance dont l'homme dispose dans sa

recherche de la vérité, et, avant tout, de la source interne à laquelle se rapporte le précepte « Connais-toi toi-même » des Mystères antiques. — Notons encore la première partie de « réflexions sur les *Landmarks* », qui, malheureusement, sont d'un caractère plutôt « mêlé », s'inspirant des conceptions de l'occultisme combinées avec celles de la science moderne beaucoup plus que de celles de la Maçonnerie traditionnelle.

— Dans le *Symbolisme* (nº de juin et de juillet), une *Allocution de bienvenue à un nouvel initié*, par Luc Bonnet, contient des aperçus sur la façon dont l'étude des symboles peut conduire aux « sciences traditionnelles » ; mais il est à regretter que celles-ci n'y soient présentées que sous un aspect bien « modernisé » : il n'y a que d'assez lointains rapports, par exemple, entre la conception ancienne des tempéraments et celle que peuvent s'en faire les « psychanalystes », ou entre ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui « astrologie scientifique » et la véritable astrologie traditionnelle. – Dans le nº de juin, Oswald Wirth s'efforce de donner de la « chute » et de la « rédemption » une interprétation « rationalisante », si l'on peut dire, qui n'a certes rien d'ésotérique ; et, dans le nº de juillet, il fait sur l' « art de vivre » des réflexions qui lui sont une nouvelle occasion de montrer à quel point il ignore la métaphysique en général et les doctrines orientales en particulier. — Dans le même nº de juillet, Albert Lantoine justifie l'existence du « gouvernement maçonnique », c'est-à-dire de l'organisation administrative des Obédiences, par des considérations d'ordre historique. — Enfin, G. Persigout continue sa série d'études par *Le Royaume des Ombres et les Rites sacrificatoires*, qu'il met en rapport avec l' « épreuve de la terre » ; il s'agit bien ici, en effet, de la « descente aux Enfers » entendue dans sa signification initiatique ; mais, dans le sacrifice en général et même dans les « mystères du sang », il y a bien autre chose que ce que peuvent y voir les modernes « historiens des religions » ou les sociologues inventeurs de la prétendue « mentalité primitive ».

— La *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* (nº du 1er juin) revient encore une fois sur l'affaire Taxil : elle s'en prend à un hebdomadaire catholique que, sans le nommer, elle désigne assez clairement, et qui a publié, sur ce sujet, un article qui n'a pas eu l'heur de lui plaire ; son auteur, en effet, ne s'est-il pas permis de dire que la Maçonnerie n'avait été pour rien dans cette imposture ? Conclusion trop évidente : pour ces Messieurs de la *R. I. S. S.*, dès lors qu'on est catholique, on n'a pas le droit de dire ce qu'on estime être la vérité, s'il arrive que cette vérité ne s'accorde pas avec les exigences d'une certaine polémique ! – A la fin de cet article, il est assez longuement question de l'ex-rabbin Paul Rosen, *alias* Moïse Lid-Nazareth ; et, puisqu'on trouve qu' « il serait intéressant de mieux connaître cette personnalité originale en son genre », nous pouvons donner là-dessus au moins deux indications, d'importance fort inégale d'ailleurs. D'abord, il ven-

dit un bon prix, aux antimaçons et à d'autres (car Papus, notamment, fut aussi un de ses « clients »), non pas une seule bibliothèque, mais plusieurs, qu'il avait formées successivement et qui, grâce à certaine houppelande truquée, ne lui avaient certes pas coûté bien cher... C'est là, en quelque sorte, le côté pittoresque du personnage, mais il y a aussi le côté sinistre : il y a, en effet, tout lieu de le considérer comme ayant été, dans l'affaire Taxil, un des agents les plus directs de la « contre-initiation » (ce qui explique d'ailleurs son double rôle apparent) ; mais il n'était pas le seul, et il y en eut d'autres... qu'on nedoit pas tenir tant que cela à connaître à la *R. I. S. S.* !

— Une publication dactylographiée intitulée *L'Appel Spirituel*, organe d'un certain « Centre Bodha d'Europe » *(sic)*, a reproduit, dans son nº d'avril-mai, le compte rendu que nous avons donné ici du livre du Dr Alexandre Cannon, *L'Influence invisible*, en le faisant suivre de notre signature, mais sans la moindre indication d'origine. Nous sommes obligé de protester formellement contre un tel procédé, qui risque de nous faire passer, auprès des lecteurs de ladite publication, pour un de ses collaborateurs, ce qui, pour de multiples raisons, ne saurait aucunement nous convenir ; et, à cette occasion, nous tenons à bien préciser que, si nous croyons devoir dénoncer le charlatanisme ou les mystifications de certains personnages, ce n'est certes pas pour servir les intérêts de « concurrents » qui, un jour ou l'autre, pourraient bien avoir aussi leur tour si les circonstances viennent à l'exiger...

René Guénon.

P.-S. — A notre grand regret, il nous devient matériellement impossible de répondre à toutes les lettres que nous recevons, car tout notre temps, même s'il y était exclusivement consacré, n'y pourrait plus suffire. Nous prions donc nos correspondants de vouloir bien nous excuser ; tout ce qu'il nous est possible de faire dans ces conditions, c'est de prendre note de celles de leurs questions qui ont un réel intérêt d'ordre général, afin de les traiter lorsque l'occasion s'en présentera au cours de nos articles.

R. G.

ERRATA

Numéro d'avril 1936 :

P. 133, ligne 12, lire : « Ξανδον » au lieu de « Ξαυδον ».
P. 133, ligne 25, lire : « Ister » au lieu de « Ixter ».
P. 134, ligne 3, lire : « autem » au lieu de « antem ».
P. 134, dernière ligne, lire : « tuleris » au lieu de « tuberis ».
P. 135, ligne 18, lire : « Bell. geticum » au lieu de « Bell. geticus ».
P. 135, ligne 26, lire : « quaerens » au lieu de « quaereus ».
P. 143, ligne 1, lire : « Du Père d'en haut » au lieu de « Du Rêve d'en haut ».
P. 143, ligne 24, lire : « lerulni » au lieu de « leralui ».
P. 145, ligne 4, lire : « Il y a » au lieu de « Il a ».

Numéro de mai 1936 :

P. 165, avant-dernière ligne, lire : « initiatique » (au singulier).
P. 171, ligne 18, lire : « cherché*e* ».
P. 174, ligne 6, lire : « ... ainsi que tout*e* autre et plus que tout*e* autre... ».
P. 175, ligne 6, lire : « interprété*s* ».
P. 180, ligne 10, lire : « peut être » (sans trait d'union).
P. 180, ligne 15, lire : « a*r*canes ».
P. 185, ligne 21, lire : « G*é*rard ».
P. 190, 3e ligne à partir du bas, lire : « qui *le* concernent ».
P. 195, ligne 10, lire : « contemple l*a* ».

N° de juin 1936 :

P. 214, ligne 23, lire : « Olt » au lieu de « Oet ».
P. 217, ligne 14, lire : « Δαχιη » au lieu de « Δαμιη ».
P. 217, ligne 26, lire : « Niobides » au lieu de « Niolides ».
P. 220, lignes 14-15, lire : « δραχῶν δοφας » au lieu de « δραμῶν Ιοφας ».
P. 223, dernière ligne, lire : « habebis » au lieu de « habebir ».
P. 224, ligne 26, lire : « νησοι » au lieu de « νεσοι ».
P. 226, ligne 6, lire : « ορεσχοι » au lieu de « ορεσμοι ».
P. 228, ligne 2, lire : « cobzars » au lieu de « colzars ».
P. 242, ligne 31, lire : « nous avons *eu*... »

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris.

LES ÉDITIONS TRADITIONNELLES

La Direction des « Etudes Traditionnelles » a décidé d'éditer, à côté de la revue, une collection de volumes conçus dans le même esprit : ouvrages nouveaux, réimpressions d'ouvrages épuisés, traductions de textes traditionnels. Nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs le premier volume de cette collection :

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

par

MATGIOI

Un volume in-8, br. couv.............................. **25 fr.**

L'auteur est trop connu des lecteurs des « Etudes Traditionnelles » pour qu'il soit nécessaire de leur recommander cette œuvre capitale dont la première édition était épuisée depuis longtemps. Qu'il nous suffise de rappeler que Matgioi peut être considéré, ainsi qu'on l'a dit en termes excellents, comme « le premier importateur en Occident de la sagesse extrême-orientale ». Les titres des chapitres de *La Voie métaphysique* sont les suivants :

I. La Tradition primordiale.
II. Le Premier monument de la Connaissance.
III. Les Graphiques de Dieu.
IV. Les Symboles du Verbe.
V. Les Formes de l'Univers.
VI. Les Lois de l'Evolution.
VII. Les Destins de l'Humanité.
VIII. Les Conditions de l'Individu.
IX. Les Instruments de la Divination (Textes et documents).

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

R. C. SEINE 113.599

est la seule revue de langue française ayant pour objet l'étude des doctrines traditionnelles tant orientales qu'occidentales ainsi que des sciences qui s'y rattachent. Son programme embrasse donc les différentes formes qu'a revêtues au cours des temps ce qu'on a appelé avec justesse :

LA TRADITION PERPÉTUELLE ET UNANIME

révélée tant par les dogmes et les rites des religions orthodoxes que par la langue universelle des symboles initiatiques.

Les abonnements partent du 1er janvier

FRANCE : UN AN... **30** fr. | ÉTRANGER : UN AN... **40** fr.

ABONNEMENT DE SOUTIEN : **60** fr.

On s'abonne à l'Administration, 11, quai Saint-Michel,
Téléphone : Odéon 03-32

Chèques postaux : CHACORNAC-PARIS 30.786.

Publication. — La revue paraît mensuellement, le 15 du mois

Nos spéciaux. — Les abonnés reçoivent ces numéros sans augmentation de prix.

Manuscrits. — Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.

Comptes rendus. — Les ouvrages doivent être adressés au Directeur et non aux détenteurs de rubriques

Responsabilité. — Les Auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

DIRECTEUR

PAUL CHACORNAC